

Les mots du tango

Ce soir-là, je m'étais dirigé au quartier du carré. Là, dans un petit passage se faufilant entre les rues symétriques, on peut se glisser derrière une porte en bois ornée de frises métalliques aux élans romantiques. En passant la tête derrière le lourd rideau de velours rouge, on débarque dans une large pièce équilibrée, une allée de tables bordant chaque côté de la piste. Quand je suis arrivé, un orchestre donnait la mesure depuis son estrade. Sur la gauche de la scène, assis sur un tabouret, Osvaldo se prenait pour un coq aveugle.

La soirée avait donc déjà commencé et un tango rythmait les allées et venues des danseurs. La musique m'emplit. Elle parlait tragiques, passions et amours brisés. Les violons appelaient au secours pendant que le bandonéon criait sa nostalgie d'une période révolue. Une période qu'on n'a pas connu, mais on l'aurait aimée. Certainement.

J'invite une danseuse et les premiers pas s'enchaînent puis se libèrent alors que les jambes se mêlent. Déjà, on partage les mêmes élans, le même axe. Jeu d'être un, à deux, dans un dialogue dicté par la musique. Jeu de se laisser emporter à croire qu'on peut partager nos passions et nos désespoirs, qu'on peut les exprimer et les comprendre. Instants magiques, fleur d'une illusion qu'on aimerait cueillir, là, proche d'elle.

La musique s'arrête et ma partenaire me sourit... Ce sourire m'a appelé, il me parlait révolution technologique avec promesse de société de la communication, potentiels, possibles et ponts vers le futur. Alors, je lui dis comme ça au sourire, sans gêne, à cause de l'élan, des ponts et de la promesse.

- Oui. Enfin. Non. C'est que. Donc. Désolé. Mais c'est pas c'que j'voulais dire.

Ça m'arrive souvent. De ne pas dire les mots que j'aimerais. C'est pour ça, souvent, je ne dis pas. Mais après quand je rentre chez moi, les mots, là, sur le cœur, tapent contre les murs comme une masse informe qui voudrait se débattre... Ils aimeraient se libérer, partir comme ça, s'envoler, sentir le vent qui gifle le visage et construire des ponts, s'échanger, se mêler, aller à la rencontre... Mais non. Ils restent là, bloqués, en attente, perdus. Ils ne veulent pas. Ne peuvent pas. Arrivent pas. J'ai hontes. J'ai peurs. J'angoisses.

Et là, pour une fois que je disais, j'avais perdu mes mots alors je les cherchais par terre du regard, essayant d'ignorer les minutes de silence qui tombaient au fond du sablier. C'était la crise du manque de pré textes. Parce que c'est vrai, face aux... c'est plus facile, si on connaît son texte à l'avance. Je veux dire pour faire le premier pas. Pas que je ne sache pas marcher. Non. En fait, j'ai appris y'a 27 ans environ, pour faire court. Donc, non. Mais c'est vrai que le premier pas, celui qui donne l'élan, l'impulsion, le prétexte à, histoire de. Et surtout celui qui lance les mots vers l'inconnu, vers les promesses comme un appel à. C'est plus dur...

Même, j'ai peur. J'angoisse parce que... Qui sait ce que les mots veulent dire ? Je veux dire, qui sait ce que les mots disent de nous, une fois qu'on les a lancés vers l'inconnu et les promesses ? On a beau manger un dictionnaire (ce que personnellement, je vous déconseille, c'est un peu lourd de signification), on ne saura jamais ce que les mots disent. C'est là tout le problème du manque de prétexte. Quand on connaît son texte, on dompte en quelque sorte les mots, pour qu'ils disent ce qu'on veut, mais sur l'instant quand on les lâche, ils sont libres, ils volent, ils promettent... Oui, mais quoi ? D'où l'angoisse, la boule dans l'estomac et les mots qui balbutient et ne disent plus, ou disent ce qu'on ne veut plus.

C'est vrai que moi, là, face à l'avenir, aux possibles, au sourire à la commissure des yeux, à ce regard au coin des lèvres, j'étais nu, aucune fuite, les mots racontaient n'importe quoi. Il fallait dire quelque chose, dompter les mots, histoire qu'ils disent que moi, là, j'existais en quelque sorte. Face aux promesses, tout le monde peut se mentir.

- Je sais marcher, tu sais ?
- En voyant comme tu danses, je n'en ai jamais douté.

C'était bien, elle m'avait compris. Les tangos pouvaient continuer. Donc ça m'avait redonné espoir et assurance, quand du coin de l'œil, je vois un bel homme entrer dans la salle. Ma partenaire lui sourit. Ils se connaissent, même plus, ça se voit tout de suite.

J'ai envie de le taper. Il marche avec assurance, mais c'est vide. Encore une fois, j'étais naïf : les révolutions technologiques n'ont jamais sauvé le genre humain. Alors moi, individu perdu dans l'humanité, y'avait aucun espoir.

La musique reprend et nous rappelle que pleurer c'est aimer sans avoir. Une chanson de circonstance. J'ai rêvé et rien de plus. Mon cœur se resserre, les illusions se sont fanées. Mes corridas ressemblent aux espoirs brisés d'avance d'un émigrant qui voyage vers l'Argentine en dernière classe d'un paquebot délabré. Trois pas rapides, le cœur s'emballe emporté par l'inertie des corps puis se stoppe net. Élan qui bute contre le réel. Una lagrimita se forme, elle roule sur ma joue puis tombe sur le sol, où nos chaussures dessinent, sous l'impulsion des volcadas, les larmes d'un amour avorté. Mes larmes.

À suivre.

Fin.

Le Lecteur : Mais ! « À suivre », ce n'est pas une fin !

Le Texte : Bien sûr que si ! Je me termine comme j'ai commencé, espoir d'une suite, d'une vie qui aurait pu, mais bute contre la réalité de son dernier mot. « À suivre ». Ces mots racontent un ultime élan à l'agonie. C'est une promesse sans lyrisme, le cri des restes d'espoir face à l'impossible des trois dernières lettres.